Document generated on 10/11/2024 10:42 p.m.

Liberté

Pensées de garage

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 37, Number 5 (221), October 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32350ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1995). Pensées de garage. *Liberté*, *37*(5), 118–121.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

PENSÉES DE GARAGE

Mon garage est un cimetière de projets avortés ou qui n'ont pas duré. Je n'y mets jamais le nez sans une mélancolie difficile à contenir.

On y trouve les débris d'une tour Eiffel pour oiseaux, sorte de portique-restaurant avec mangeoires suspendues à des poulies par un faisceau de cordes de marine trouvées dans le Maine. Le mât était formé des éléments d'une balustrade ramassée à Laval-Ouest et convertie. L'ensemble, enfilé dans un tuyau planté en terre, culminait à six mètres, et l'auberge chic du sommet devait drainer tous les gros-becs, roselins, junkos, geais, cardinaux, chardonnerets, tourterelles et autres volatiles de Fabreville ou de passage. Le restaurant du haut de la tour du CN, à Toronto, m'avait donné l'idée de ce portique. Je l'avais conçu de façon qu'il tourne sur son pivot et présente toujours la moindre résistance au vent. Effectivement, la Tour Eiffel a tourné, aucun vent n'en est venu à bout, mais j'avais compté sans les écureuils qui ont grimpé dans les cordages, rongé le bois des mangeoires et tout ruiné.

On voit aussi, dans le garage, une roue de bois monumentale, ex-volant d'une meule à pédale construite d'après le schéma de tour de Léonard de Vinci. L'ensemble n'était pas sans aberrations mécaniques que m'avait signalées mon frère ; par exemple, le fait que l'arbre de

transmission de la machine soit une tige filetée. N'importe ! Le filetage était protégé de l'usure du roulement par des coussinets de *tuck tape* qui garnissaient les paliers. Ça marchait. La barre-pédale, relayée par une corde, entraînait, au moyen d'un excentrique, le volant qui conservait l'énergie et la communiquait à deux meules, une à gros grain et une de finition. Ça marchait si bien qu'à grande vitesse la machine était prise d'oscillations qu'il fallait contenir en s'arc-boutant d'une main au bâti de madriers, tout en meulant de l'autre et en actionnant du pied la barre-pédale. Mon frère, plein de perplexité et comme inquiet, s'était laissé aller à se demander tout haut, devant moi, si cette machine imposante, qui embarrassait la cave et exigeait du machiniste des qualités d'homme-orchestre, était vraiment nécessaire pour aiguiser deux ou trois couteaux et autant de mèches et de ciseaux. À partir de ce moment, des doutes m'avaient saisi, jusqu'à ce que je démantèle la machine dont j'ai gardé la roue en souvenir.

Avec un cercle de fer, j'avais fabriqué la roue d'une grande brouette qui n'est plus dans la forêt où je l'avais laissée. On me l'a volée.

Près du volant, on remarque une hélice d'avion à quatre pales, en merisier, pensée selon les lois de l'aérodynamique. Le poids et le manque d'esthétique appréhendé l'ont empêchée de constituer, en haut d'une tour de métal, l'élément central du parc d'éoliennes Savonius* qui devait alimenter ma cabane en lumière. Aurait-il fallu un donjon pour tenir l'hélice en l'air ? Autant de donjons que de moulins, j'ai bien peur. Couplée à un moteur de machine à coudre industrielle, l'hélice a été, quelque

* Le rotor de l'éolienne Savonius est formé des moitiés, juxtaposées verticalement et disposées en sens inverse, d'un baril de métal scié en long.

temps, un ventilateur de cave qui faisait régner sous terre une atmosphère d'ouragan, puis plus rien. Elle dort là, maintenant, et j'en suis toujours à la lampe à huile.

Ces morceaux et d'autres — poubelle à cuisson de bocaux de conserves avec isolateurs d'amiante, cadre de métier à tapisserie avec toutes ses lames, cantres, ourdissoir à la rotation assurée par un système de poids d'horlogerie, dégauchisseuse à vis, balbutiements d'un tamis calibreur de vers de terre, actionné par une manivelle de hachoir à viande, avec cames multiples —, conçus dans des moments d'illumination associés à un rêve d'autarcie, sont aujourd'hui les bornes kilométriques d'une route où nul ne passe plus.

Avec le temps, j'ai limité mes entreprises, mais le rêve dont elles procédaient continue à m'occuper. Ce n'est pas un rêve-rêve sans effet sur les actes. À ce genre de rêves-là, je n'ai jamais réussi à m'intéresser, même pas quand Bonnefoy les raconte dans *La Vie errante*.

Je ne vois guère partagé alentour le rêve qui m'occupe. On dirait que des cloisonnements de plus en plus solides empêchent l'application de l'intelligence aux nécessités vitales, autrefois indispensable à la survie, et la diversification du savoir-faire qui en découlait. Cette application reprendra-t-elle de la vigueur dans les générations à venir ? Verra-t-on que la spécialisation produit des personnalités inaccomplies, chez qui de plus en plus de fonctions ou de facultés sont atrophiées au détriment d'une seule ou de quelques-unes ? L'autolimitation économique, portée à l'extrême par les circonstances, rendra-t-elle de nouveau inévitable l'application de l'imagination, de l'ingéniosité, de l'invention aux nécessités quotidiennes ? S'apercevra-t-on que la dépendance de plus en plus grande où la spécialisation place les conditions de vie est une dépossession débilitante ? Joyce et Kafka rêvant assidûment d'entreprises agricoles, Jünger

dans son jardin ou Simone Weil fille de ferme désastreuse paraissent avoir été à la recherche d'une diversité ou d'un équilibre absents. Il y a peut-être une distance entre la tête et la terre qu'on ne peut dépasser sans que le pendule revienne. Cette distance est devenue si grande, en peu de temps, qu'un de mes voisins croit dur comme fer que les plants de pommes de terre portent leurs tubercules sur des tiges aériennes.

Des phénomènes de plus grande envergure (comme le désarroi dans lequel, en hiver, une panne d'électricité prolongée plonge une ville) lèvent un coin du voile jeté sur la dépendance générale, où l'intelligence des gestes essentiels se perd, de sorte que la vie se résume à payer pour compenser des incapacités de plus en plus nombreuses, et qu'on peut quitter le monde après l'avoir longé comme un décor et sans s'être colleté avec lui autrement que par services interposés, c'est-à-dire sans avoir vécu.